

Pister les spéléologues de la Préhistoire

Philippe GALANT⁽¹⁾, Jean-Yves BIGOT⁽²⁾ & Laurent BRUXELLES⁽³⁾

(1) Ministère de la Culture, Direction Régionale des Affaires Culturelles Occitanie, service de l'archéologie, 34967 Montpellier, Hérault, France, philippe.galant@culture.gouv.fr (corresponding author)

(2) Association française de karstologie (AFK), Montpellier, jeanbigot536@gmail.com

(3) Centre National de la Recherche Scientifique, UMR 5608 TRACES et INRAP, Toulouse, laurent.bruxelles@inrap.fr

Résumé

L'utilisation des cavités naturelles durant la Préhistoire est un fait que révèlent de façon de plus en plus précise les fouilles archéologiques. Mais pour utiliser une grotte ou un aven, faut-il encore savoir ce qu'il y a dedans, quelle en est sa topographie, quid de son accès... On doit donc admettre que nos ancêtres ont préalablement visité les cavités, ne réservant à leur usage que celles correspondant à leurs nécessités. De fait, la spéléologie d'exploration préhistorique est une réalité. Mais comment la caractériser ? Pouvons-nous en trouver les traces ? Une cavité visitée mais non utilisée peut-elle nous révéler les indices d'une exploration spéléologique préhistorique ? On se trouve là dans un jeu de piste qui doit se construire à partir d'observations originales rendues possibles grâce aux découvertes spéléologiques.

Abstract

Tracking prehistoric cavers. The use of natural cavities during Prehistory is a fact that archaeological excavations reveal more and more precisely. But to use a cave or a sinkhole, one have previously to know what is inside, what is topography, what about its access ... We must therefore admit that our ancestors have previously visited the cavities, keeping for their own use only those corresponding to their needs. Prehistoric exploration caving is a reality. But how to characterize it? Can we find evidences of these first surveys? Can we imagine that a cavity visited but not used can yielded clues of prehistoric speleological explorations? It is a real treasure hunt, a detective investigation, built from original observations made possible thanks to speleological discoveries.

1. Introduction

Dès la naissance de l'archéologie, les grottes ont été des sites de prédilection pour connaître la vie de nos ancêtres. L'évolution des recherches a bien changé notre perception du site troglodytique, passant du concept « d'habitat de populations sauvages » à celui de réceptacle sédimentaire enregistreur de nombreuses activités anthropiques et variations naturelles. Il est indéniable que de tout temps, et largement encore aujourd'hui, les cavernes ont attiré et ont interrogé. Depuis que l'Homme est Homme, le domaine souterrain a été visité, utilisé. Aujourd'hui, les fouilles archéologiques vont très loin dans l'analyse de ces types de gisements au travers d'approches pluridisciplinaires très complètes et au prix de lourds investissements en temps et en moyens. Là aussi, l'évolution des disciplines est notable et une démarche collective permet de prendre en compte l'environnement et les données naturelles qui présentent un rôle majeur tant d'un point de vue géomorphologique que taphonomique au niveau des artefacts (LAROCHE et al. 2019). Ainsi, l'analyse des différentes utilisations des cavités naturelles livre de nombreux détails quant à la perception de l'espace souterrain et son utilisation au cours des temps.

Pourtant, pour qui s'intéresse à cet espace et à cette thématique, une question est récurrente : comment savoir qu'une cavité répond au besoin attendu ? Comment imaginer que la première grotte investie va contenir l'eau recherchée ? Comment savoir que l'argile nécessaire aux vases se trouve dans cette partie du réseau ? On pourrait multiplier ce type d'interrogations pour chaque nature d'utilisation préhistorique d'une caverne. Mais comment répondre à ces questions ?



Figure 1 : Sur le Causse de Blandas, un passage découpé dans une draperie au Néolithique en vue d'explorer, puis d'utiliser, la suite d'un réseau.

2. Un constat en guise de première réflexion

Au sein des patrimoines souterrains, l'art pariétal du Paléolithique pose de nombreuses interrogations. Les recherches actuelles, qui utilisent souvent les dernières technologies, s'attachent à décrypter les grottes ornées. La connaissance avance, mais de nombreuses questions restent et resteront sûrement en suspens pour très longtemps. Cependant, il est des constats simples qui interrogent. Nous citerons l'exemple de la Baume Latrone (Sainte-Anastasie, Gard, France). Cette cavité renferme une série d'œuvres pariétales très particulières au premier abord dans son style pictural, mais qui dans le détail donne une image assez classique de la composition d'un sanctuaire souterrain paléolithique. On peut également s'interroger sur la localisation de ces œuvres là où le réseau semble s'arrêter. Comme si on avait cherché le point ultime de la caverne pour y réaliser des dessins. Toujours dans les gorges du Gardon, une vingtaine de kilomètres plus en aval, se trouve la grotte Bayol (Collias, Gard, France). On y observe la même configuration que dans la Baume Latrone, à savoir, la présence d'un panneau qui concentre une assez grande partie des œuvres connues, dans la partie terminale de la cavité.

Les gorges du Gardon, où se situent ces deux grottes, constituent un secteur investi par les spéléologues depuis très longtemps. De nombreux inventaires des cavités naturelles ont été réalisés par ces derniers et d'autres sont en cours. Il résulte de cette avancée des connaissances une assez bonne vision de la répartition des cavités et surtout de la description de leur morphologie. On constate que les deux seules grottes ornées qui y sont actuellement connues se trouvent dans des secteurs où le nombre de cavités est assez élevé. De même, si on considère les grottes situées dans un périmètre de 5 km autour (correspondant approximativement à une heure de marche), on constate que ces deux cavités sont les plus importantes, en termes de développement et de volume. Comme dans beaucoup de cavités ornées paléolithiques, on a le sentiment que la recherche de l'espace de réalisation des œuvres contribue à l'intérêt du sanctuaire. Dès lors, il est difficile d'admettre que l'intérêt spécifique de ces deux cavités ait été identifié dès leur première visite et ce, d'autant plus que leurs entrées ne sont pas forcément celles qui sont les plus visibles dans le paysage. Il est vrai que ces populations de

chasseurs-cueilleurs parcouraient ce territoire et donc connaissaient les entrées de toutes les cavités. Il faut donc envisager qu'ils ont réalisé des explorations systématiques, parfois répétées, avant de retenir le site idéal correspondant à leur besoin. On est là dans une vraie démarche d'explorations spéléologiques qui consiste à connaître un milieu avant de l'utiliser. Il y a là une évidence difficile à prouver mais encore plus malaisée à nier !



Figure 2 : Sur le Causse de Blandas, dans une cavité très pentue utilisée à la fin du Néolithique, une concrétion porte une perforation où des traces d'usure témoignent de son utilisation pour l'amarrage d'une corde en main courante.

3. Percevoir la spéléologie préhistorique

Si l'on admet ce principe de la nécessité de « connaître avant d'utiliser », on doit aussi accepter que de nombreuses cavités aient été visitées au cours de la Préhistoire sans pour autant faire l'objet d'utilisation. On peut pousser plus avant cette approche du point de vue chronologique : une cavité visitée et non utilisée par un groupe du Paléolithique a pu être visitée et utilisée par un groupe du Néolithique ; les besoins variant au gré des périodes. Mais au-delà de cette approche « sémantique », le plus important concerne les traces liées à ces explorations.

Il faut en effet s'interroger sur les différentes catégories de traces engendrées lors d'une visite ancienne de caverne. Il semble qu'en premier lieu il faille considérer celles qui ne sont pas volontaires : passage (frottement et appui contre paroi, empreinte au sol) ; utilisation de dispositif d'éclairage (impact involontaire contre paroi, charbon de bois au sol). Dans un deuxième temps, celles engendrées pour les besoins de l'exploration : ouverture de passage pour circuler (bris de concrétions, déblaiement d'un remplissage – Fig. 1) ; aménagement d'un franchissement (accumulation de matériaux, agencement de prises – Fig. 3) ; installation

d'agrs en lien avec la progression (fixation de cordage, calage de support rigide – Fig. 2). Bien sûr, la nature des traces d'exploration peut être multiple ou unique selon les sites et les conditions taphonomiques. Outre la difficulté du repérage et de l'identification de tels indices (Fig. 4), leur datation reste un point majeur. Dans tous les cas, leur reconnaissance nécessite à la fois une observation très minutieuse du site, selon la règle du « *cinquante mètres à l'heure* », mais également une bonne connaissance du contexte karstologique et géomorphologique, d'où la nécessité d'une approche collective et pluridisciplinaire.

La présence d'éléments fonctionnels dans un site utilisé demeure un point important car il permet de documenter et donc de valider les types de traces que l'on peut associer aux explorations. Il n'en demeure pas moins qu'il faut rester très prudent dans les interprétations formulées au cours d'une telle étude de cavité. De fait, nous prôtons plus l'approche « *catalogue* » qui permet d'identifier les éléments dans leur contexte et donc de garder un esprit d'objectivité dans la présentation des faits observés, que l'approche « *interprétative* » trop marquée par les sentiments souvent exacerbés du rédacteur ou de l'état de ses connaissances...

4. Une approche raisonnée, la Paléospéléologie

La démarche proposée ici a déjà été envisagée. En effet, à la fois spéléologue et archéologue, François Rouzaud s'était interrogé sur les conditions d'accès au domaine souterrain dans le cadre de ses recherches sur les grottes ornées pyrénéennes (ROUZAUD 1978). Le spéléologue et archéologue Albert Colomer avait, en plus de sa prise en compte spécifique de la relation archéologique entre l'homme et les cavernes, poussé ce paroxysme jusqu'à justifier le recours au creusement de grottes sépulcrales artificielles dans les régions dépourvues de cavités naturelles (COLOMER 1979). On constate que très tôt dans la recherche archéologique moderne, les archéologues ayant une très grande sensibilité spéléologique ont fait le lien entre ces deux disciplines, mais surtout dans la façon d'en percevoir les traces et leurs approches.

La notion de Paléospéléologie, telle qu'elle a été définie par François Rouzaud, repose sur le fait de rechercher la perception du milieu souterrain qu'avaient nos ancêtres. Dans son travail, il a organisé cette recherche autour de l'art pariétal et surtout des traces non figuratives, définissant entre autres les notions d'espaces éclairés et du milieu souterrain profond dans l'organisation des sites. Il en découle une spécificité des utilisations. Dans cette approche, François Rouzaud insistait beaucoup sur la reproductibilité des recherches, les vestiges étant laissés en place et non détruits, chaque prélèvement devant être raisonné, minimaliste et fiable avec donc un recours aux méthodes d'analyses les plus modernes. Outre le sujet de l'étude, il y a surtout une philosophie de cette recherche (GALANT et MAKSDUD 2005).

Aujourd'hui, il est possible d'élargir cette démarche pionnière à d'autres chronologies et à bien d'autres contextes. L'approche est beaucoup plus globalisante car elle ne se réalise plus au travers d'un type de site et d'une chronologie donnée, mais elle se fonde sur la caverne, objet premier de l'intérêt. En évoluant dans cet espace, on part à la recherche d'indices et de faits qui attestent d'un impact anthropique. Il s'agit d'une sorte de puzzle dont il faut chercher les pièces qui nous sont inconnues, alors qu'on n'en connaît pas le nombre et qu'il sera fondamentalement incomplet. Il faudra donc se contenter de ce qui reste pour comprendre ce qu'il s'est passé. Évidemment, il y a dans cette approche beaucoup de pièges, principalement ceux tendus par la nature, mais aussi ceux de nos esprits trop

formatés ! C'est souvent dans cette situation que le regard du spéléologue est important, car il ramène aux choses rationnelles, généralement les plus représentatives.



Figure 3 : Sur le Larzac, des marches taillées dans une coulée permettent de remonter une cheminée qui a livré à son sommet des indices de l'exploration de la fin de la Préhistoire.

Concernant l'interprétation c'est un tout autre domaine. Une globalité de paramètres demande alors une prise en compte raisonnée où la part du phénomène naturel et du geste anthropique doit être pesée à chaque instant. Cette analyse demande beaucoup de temps et souvent plusieurs visites collectives et pluridisciplinaires du site, pour finalement définir un concept parfois original (GAUCHON et GALANT 1997). C'est là aussi que s'applique la règle, humoristique mais tellement vraie, du « *cinquante mètres à l'heure* ». Il faut prendre son temps, observer analyser, comparer, chercher ce qui n'est pas « normal » au sens

naturaliste ; et souvent s'appliquer la règle du « *je ne sais pas* » ! C'est dans cette démarche, ô combien simpliste mais satisfaisante, que progressivement l'assemblage des

données se met en place. Ainsi, on parviendra peu à peu à énumérer et conclure les différents modes opératoires de la fréquentation ancienne d'une caverne.

5. Une méthode à développer

Cette méthode, qui consiste à rechercher de nouveaux indices des fréquentations anciennes du milieu souterrain karstique, apporte des données inédites ; leur datation est parfois envisageable après l'étude exhaustive et pluridisciplinaire d'un site. Les résultats renouvellent notre perception du comportement de l'Homme face à la caverne, on constate une prise en compte des contraintes mais avec une recherche destinée à en tirer avantage.

La reprise systématique de plusieurs cavités caussenardes enrichi le corpus des observations ; elle augmente aussi les interrogations. La confrontation directe sur site permet aux intervenants d'exprimer un avis en fonction de leurs compétences. L'échange de points de vue permet de valider une hypothèse ou d'émettre un doute, mais incite toujours à avancer plus avant dans l'expertise.

Tous ces éléments, montrent qu'on peut réellement parler d'une spéléologie préhistorique. Ces explorations anciennes ont apporté aux groupes humains de la Préhistoire une connaissance du milieu, fournissant parfois un élément vital du quotidien ; les grottes citernes des Grands Causses en sont le plus bel exemple. Outre le fait de permettre la collecte et la conservation de l'eau, ces cavités ont fixé les points d'habitats et ainsi contribué à la définition des territoires, prenant également en compte le monde des vivants et celui des morts (GALANT 2015). Alors que l'archéologie des paysages permet d'ouvrir de très grands champs d'observations qui sont autant de terrains d'analyses, la paléospéléologie permet à une autre échelle d'établir une nouvelle perception du milieu souterrain karstique.

Références

- COLOMER A. (1979) Les grottes sépulcrales artificielles en Languedoc oriental, *Archives d'Écologie Préhistoriques*, n°4, 1979, 137 p.
- GALANT Ph. (2009) la paléospéléologie, comme l'a imaginé François Rouzaud : Application et développement en Languedoc-Roussillon, *Colloque archéologie souterraine et spéléologie (Périgueux 2006)*, Spelunca Mémoires, n°34, pp. 103-114.
- GALANT Ph. (2015) L'adaptation des sociétés de la fin du Néolithique dans un environnement karstique : l'exemple de la région des Grands-Causses. *Grands Causses Préhistoire et Archéologie*, Association Docteur Prunières, n°4, pp. 39-46.
- GALANT Ph. & MAKSDUD F. (2005) La caverne, son histoire, le spéléologue et l'archéologue, *Spéléologie et Société*, Spelunca Mémoire, n°29, pp.113-117.
- GAUCHON Ch. et GALANT Ph. (1997) Utilisation et aménagement d'une cavité naturelle : la grotte des Huttes (commune de la Vacquerie-et-Saint-Martin-de-Castries, Hérault), *Bulletin du Comité Départemental de Spéléologie de l'Hérault*, n°11, pp. 237-243.
- LAROCHE M., BRUXELLES L., GALANT Ph. & AMBERT M., (dir) (2019) Paysages pour l'Homme, *Actes du colloque international en hommage à Paul Ambert*, Association Culturelle des Amis de Cabrières, imprimerie Clément Le Vigan, 305 p.
- ROUZAUD F. (1978) *La Paléospéléologie : L'homme et le milieu souterrain pyrénéen au Paléolithique supérieur*, *Archives d'Écologie Préhistoriques*, n°3, 168 p.



Figure 4 : Dans le Minervois, une empreinte de pas humain préhistorique est la preuve incontestable d'un passage ancien, mais elle ne ressemble pas toujours à ce que l'on pourrait en attendre ; c'est là que commence le jeu de piste...